

tragédie dans toutes les règles du théâtre; nous en dispositions les actes et les scènes l'autre jour; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changements en si peu de temps, jamais une émotion si générale, jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection; il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix; mais les bonnes grâces du roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paraît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi; elle a bien pleuré; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avait reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

(11)

## AU MÊME

A Paris, mercredi 31 décembre 1670.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritait bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit en croyant que cette grande machine ne pourrait pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche; et je voulus parier, quoique tout respirât la

nôce, qu'elle ne s'achèverait point. En effet, le jeudi, le temps se brouilla, et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiselle, ayant eu avis qu'elle allait se marier à la campagne, et que le coadjuteur de Reims (1) faisait la cérémonie; cela était ainsi résolu le mercredi au soir; car pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. Mademoiselle écrivait; elle me fit entrer, elle acheva sa lettre; et puis, comme elle était au lit, elle me fit mettre à genoux dans la ruelle; elle me dit à qui elle écrivait, et pourquoi, et les beaux présents qu'elle avait faits la veille, et le nom qu'elle avait donné; qu'il n'y avait point de parti pour elle en Europe, et qu'elle voulait se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avait eue avec le roi; elle me parut transportée de la joie de faire un homme bienheureux; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnaissance de M. de Lauzun; et sur tout cela je lui dis : « Mon Dieu, Mademoiselle, vous voilà bien contente; mais que n'avez-vous donc fini promptement cette affaire dès lundi? Savez-vous bien qu'un si grand retardement donne le temps à tout le royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et le roi, que de vouloir conduire si loin une affaire si extraordinaire? » Elle me dit que j'avais raison; mais elle était si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de *Polyeucte* :

Du moins on ne la peut blâmer d'un mauvais choix :  
Polyeucte a du nom et sort du sang des rois.

(1) Charles-Maurice Letellier.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure ; il est impossible de la redire toute : mais j'avais été assurément fort agréable durant ce temps, et je le puis dire sans vanité, car elle était aise de parler à quelqu'un ; son cœur était trop plein. A dix heures elle se donna au reste de la France, qui venait lui faire compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dînée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qu'il arriva. Le lendemain, qui était vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit ; elle redoubla ses cris en me voyant, elle m'appela, elle m'embrassa, me mouilla de toutes ses larmes. Elle me dit : « Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? ah ! quelle cruelle prudence ! ah ! la prudence ! » Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois ; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentait ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé dans cette occasion des sentiments qu'on n'a guère que pour des personnes d'un si haut rang (1). Ceci entre nous deux et M<sup>me</sup> de Coulanges, car vous jugez bien que cette causerie serait entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

(1) On croit que Mademoiselle épousa secrètement Lauzun. La Bruyère a peint ce singulier personnage sous le nom de *Straton*, ch. 8, de la cour.

## (12) A MADAME DE GRIGNAN

A Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépendre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de M<sup>me</sup> du Housset, on me mit du feu ; *Agnès* me gardait sans me parler, c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter ; toutes mes pensées me faisaient mourir ; j'écrivis à M. de Grignan, vous devez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez M<sup>me</sup> de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle était seule et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse ; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine* (1). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je reviens enfin à huit heures de chez M<sup>me</sup> de la Fayette ; mais en entrant

(1) M<sup>me</sup> de Marans, sœur de M<sup>lle</sup> de Montalet, fille d'honneur et favorite de *Madame* (Henriette d'Angleterre).

On sait que *Mellusine* est le nom d'une magicienne qui joue un grand rôle dans les romans de la chevalerie.

ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre, où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris! Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec M<sup>me</sup> de la Troche (1) à l' Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports; et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais.

*Vendredi au soir.*

J'ai appris chez M<sup>me</sup> de Lavardin les nouvelles que je vous mande, et j'ai su par M<sup>me</sup> de la Fayette qu'elle et M. de la Rochefoucauld eurent hier une conversation avec *Mellusine* dont le détail n'est pas aisé à écrire; mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord: c'est de se taire très-régulièrement, moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment

(1) N... de Varennes, veuve du marquis de la Troche, de la maison de Savonnières en Anjou. Elle avait un fils maréchal de camp, qui fut tué le 18 septembre 1691 au combat de Leuze: c'était un officier d'un très-grand mérite.

beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu encore aller que chez M<sup>me</sup> de la Fayette. On s'empresse fort de me chercher et de me vouloir prendre; et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé; conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez point à ces cruelles négligences dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne saurait avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de M<sup>lle</sup> d'Houdancourt et de M. de Ventadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été aussi nommé ce matin à l'évêché de Lodève. M<sup>me</sup> la Princesse (1) partira le mercredi des cendres pour Châteauroux, où M. le prince désire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a pris la place au conseil de M. d'Étampes, qui est mort. M<sup>me</sup> de Mazarin arrive ce soir à Paris; le roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé querir au Lis avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé.

(13)

A LA MÈME

A Paris, lundi 9 février 1671.

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague; je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié; on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une

(1) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé.

manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je le fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir : rien ne me donne de distraction : je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant les yeux, je sais tous les lieux où vous couchez; vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins, par M<sup>me</sup> de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troisième viendra, c'est la seule consolation que je souhaite : pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les duchesses de Verneuil et d'Arpajon veulent me réjouir; je les en ai remerciées; je n'ai jamais vu de si belles âmes qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus

samedi tout le jour chez M<sup>me</sup> de Villars (1), à parler de vous, et à pleurer; elle entre bien dans mes sentiments. Hier je fus au sermon de M. d'Agen (2) et au salut, et chez M<sup>me</sup> de Puisieux, et chez M<sup>me</sup> du Puits-du-Fou, qui vous fait mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg tête à tête (3). Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous; c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar (4) qu'un moment; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit : je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici est augmenté : je ne finirais point à vous faire des compliments et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

M<sup>me</sup> d'Harcourt fut mariée avant-hier; il y eut un grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal, et un grand souper au roi, à la reine, à toutes les dames parées; c'était une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

M<sup>me</sup> d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que M<sup>me</sup> Scarron (5) avait toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

(1) Marie de Bellefond, marquise de Villars, mère du feu maréchal duc de ce nom.

(2) Claude Joly, célèbre prédicateur, depuis évêque d'Agen.

(3) Avec M<sup>me</sup> de la Fayette.

(4) Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, connu d'abord sous le nom d'Adhémar, fut appelé le *chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar son frère, arrivée le 6 février 1672.

(5) Depuis M<sup>me</sup> de Maintenon.

*Lundi au soir.*

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritais bien par la distinction de mon amitié pour vous.

M<sup>me</sup> de Fontevraud (1) fut bénite hier : MM. les prélats furent un peu fâchés de n'y voir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étaient éclairées de deux mille lanternes. La reine entra d'abord dans l'appartement de M<sup>lle</sup> de Guise, fort éclairé, fort paré ; toutes les dames se mirent à genoux autour de la reine, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avait quarante dames à table ; le souper fut magnifique ; le roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table ; on monta plus haut, où tout était préparé pour le bal. Le roi mena la reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully qui m'apporta hier votre lettre : je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas ! comme un moment me paraît précieux, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus ! Je me fais des *dragons* (1) aussi bien que les autres. Et notre coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'em-

(1) Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, célèbre par son esprit et par ses vertus. Elle était sœur de M<sup>mes</sup> de Thianges et de Montespan, et abbesse de Fontevraud.

(2) Expression familière entre la mère et la fille, pour dire *des chagrins, des inquiétudes*.

basser pour l'amour de moi ? n'est-il point encore *seigneur corbeau* pour vous ? Je désire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé ! ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point ; tout cela est comme M<sup>me</sup> Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

(14)

## A LA MÊME

A Paris, mercredi 18 février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux ; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la manière que vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos lettres. Joignez à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentiments. Méchante ! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors ? Vous avez peur que je ne meure de joie : mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire ? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois ; mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. M<sup>me</sup> de Guénégaud (1)

(1) Femme du secrétaire d'État Guénégaud, qui avait été enveloppé dans le procès de Fouquet. La rue Guénégaud, dans laquelle il avait fait bâtir un hôtel, lui doit son nom.

ma mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en garder le fond ; mais plus de larmes, je vous en prie, elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable ; je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre à cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. Je vois M<sup>me</sup> de Villars, je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentiments ; elle vous dit mille amitiés. M<sup>me</sup> de la Fayette comprend fort aussi les tendresses que j'ai pour vous ; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille, quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement. J'ai vu cette pauvre M<sup>me</sup> Amelot ; elle pleure bien, je m'y connais. Je vais aux sermons des Mascaron (1) et des Bourdaloue ; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles ; j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comment vous vous serez trouvée à Lyon ; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avait fait faire un habit admirable : il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une dame qu'il ne connaît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'était point à l'assemblée. Du reste, il faut que je dise, comme Voiture, personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi :

(1) Jules Mascaron, prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'évêché de Tulle.

ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive : vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'était à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence. J'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos compliments à M<sup>me</sup> de la Fayette et à M. de la Rochefoucauld et à Langlade ; tout cela vous aime, vous estime, et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu les styles. Ah ! mon enfant, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste ! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi ; rien n'est perdu avec moi ; vous m'avez écrit de partout, j'ai admiré votre bonté ; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié, autrement on serait plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et de Roanne et de Lyon n'est pas médiocre ; je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire, à

laquelle vous avez fait tant de civilités? Que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme une de vos anciennes amies! Hélas! de quoi ne me souviens-je point? les moindres choses me sont chères; j'ai mille *dragons*. Quelle différence! Je ne revenais jamais ici sans impatience et sans plaisir: présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus; et comment peut-on vivre quand on sait que quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

M. le Dauphin était malade; il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. J'ai une infinité de compliments à vous faire. Je vois tous les jours votre petite; je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin: cela serait plaisant d'être votre fille et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles.

(15)

A LA MÈME

Vendredi, 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit; mais je les attends, et je ne les ai pas: il faut se consoler et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez qu'avant-hier au soir mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous fai-

sons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher; cela n'est pas extraordinaire, mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur! au feu! et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille; je m'imaginai qu'elle était brûlée; je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir! Je courus à son appartement, qui est le vôtre, je trouvai tout dans une grande tranquillité; mais je vis la maison de Guitaut toute en feu; les flammes passaient par-dessus la maison de M<sup>me</sup> de Vauvineux: on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur: c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours: M. Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux: je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour bérer comme les autres; j'y trouvai M. et M<sup>me</sup> de Guitaut quasi nus, M<sup>me</sup> de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux (1) qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaiselles d'argent qu'on sauvait chez lui. M<sup>me</sup> de Vauvineux faisait démeubler: pour moi, j'étais comme dans une île; mais j'avais grand pitié de mes pauvres voisins. M<sup>me</sup> Guêton et son frère donnaient de très-bons conseils; nous étions dans la consternation: le feu était si allumé, qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement

(1) Charlotte-Élisabeth de Cochefilet, mariée en 1679 à Charles de Rohan, prince de Guéméné, duc de Montbazou.

qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut; il faisait pitié; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage; sa femme s'attachait à lui, et le retenait avec violence; il était entre la douleur de ne pas pouvoir secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois; enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis: il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers; il ne put approcher du lieu où ils étaient: enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme: des capucins pleins de charité et d'adresse travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu (1). On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre, et de la petite chambre et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte: car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui était peint et doré. Il y avait plusieurs beaux tableaux à M. Leblanc, à qui est la maison: il y avait aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me suis imaginé que c'étaient des lettres de M. le prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à M<sup>me</sup> de Guitaut; je lui offris mon lit, mais M<sup>me</sup> Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fimes saigner, nous envoyâmes querir *Boucher*: il craint bien que cette grande émotion ne lui cause une fausse couche.

(1) Les pompiers ne furent établis que plus de trente ans après.

Elle est donc chez cette pauvre M<sup>me</sup> Guêton; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison; on n'en sait rien, il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris: mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous! Guitaut était nu en chemise avec des chausses; M<sup>me</sup> de Guitaut était nu-jambes, et avait perdu une de ses pantoufles; M<sup>me</sup> de Vauvineux était en petite jupe sans robe de chambre; tous les valets, tous les voisins en bonnet de nuit: l'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime*. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville* (1) de faire tous les soirs une ronde, pour voir si le feu est éteint partout; on ne saurait avoir trop de précaution pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

(16)

A LA MÊME

A Paris, mardi 3 mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais un jour pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours; c'était parce que je ne me sou-

(1) Maître d'hôtel de M. de Grignan.